

Daniel VIGNE, « Instants de ciel », très courtes méditations (moins de 2 minutes) sur la conversion, sur la prière, sur l'intercession et sur la joie, diffusées à partir de 2014 sur [Radio Présence](http://RadioPrésence.com).

www.danielvigne.fr

Instants de ciel

I - Sur la conversion

- 1 -

La conversion, dites-moi, la conversion profonde au Christ, le oui sans retour, le oui plein d'amour, le retournement définitif de notre cœur vers Dieu, est-ce que cela nous est possible ? Pouvons-nous basculer de façon irréversible du côté de la lumière, du côté de la vie ? Et si cela est possible, est-ce une grâce ou une décision ? Un pur don d'en haut, ou un acte de notre part ? Je ne sais pas. On en discute depuis des siècles parmi les théologiens. Mais si c'est une pure grâce, qui ne dépend pas de ma décision, alors que Dieu se décide à me donner cette grâce ! Et si cela dépend de ma volonté, alors que sa volonté vienne en aide à la mienne, et qu'il me fasse la grâce de prendre cette décision ! Ainsi soit-il.

- 2 -

Comme saint Paul sur le chemin de Damas, Paul Claudel derrière une colonne de Notre-Dame de Paris a été saisi, renversé, bouleversé. Le 25 décembre 1886, écrira-t-il, « j'étais debout dans la foule, près du second pilier à l'entrée du chœur à droite du côté de la sacristie. Et c'est alors que se produisit l'événement qui domine toute ma vie. En un instant mon cœur fut touché et je crus. (...) J'avais tout à coup le sentiment déchirant de l'innocence, de l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable. » Ainsi, en une minute seulement, une vie peut basculer. Mais le calcul est simple : s'il

suffit d'une minute pour se convertir, prendre une heure de temps, prendre soixante minutes pour se disposer à un tel événement, n'est-ce pas se donner soixante possibilités de le vivre ? N'est-ce pas donner à la grâce soixante occasions de nous visiter ? Et si nous osions, un jour, nous arrêter pendant une heure, rien que pour dire à Dieu : « Si tu veux me toucher, Seigneur, c'est maintenant... »

- 3 -

« Pardonne-nous nos offenses », disons-nous dans le Notre Père. Et dans le Je vous salue Marie : « Prie pour nous pauvres pécheurs. » Et la prière du cœur, ou prière de Jésus, nous fait dire sans cesse : « Aie pitié de moi pécheur. » Ainsi l'attitude chrétienne par excellence est celle de la supplique, de l'humble repentance, et la grâce du Christ par excellence est celle de la miséricorde. Le christianisme se ramène tout entier à cette source merveilleuse : le pardon. Oui, nous sommes de pauvres pécheurs qui ont à être lavés, purifiés, pardonnés. Mais pour plonger dans la fontaine, quelle affaire ! Comme des chats qui n'aiment pas l'eau, nous résistons, nous refusons. Nous nous croyons propres, purs, impeccables. Nous fuyons cela même qui pourrait nous guérir. Malheur à nous qui ne voyons pas notre maladie ! Deux fois pécheur, celui qui se croit juste...

- 4 -

« Tu es le roi des juifs ? », demande Pilate à Jésus. Et Jésus, en bon juif, répond à cette question par une autre question : « Dis-tu cela de toi-même, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? » (*Jn* 18, 34). Formidable renversement, extraordinaire formule. Car la réponse de Jésus à Pilate traverse les temps et atteint chacun de nous, aujourd'hui, comme la question cruciale, la question décisive, celle dont dépend peut-être son destin éternel. « Dis-tu cela de toi-même, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? » Oui, qu'est-ce que *je* pense, qu'est-ce que *je* crois, qu'est-ce que *je* dis du Christ, au-delà de ce que d'autres m'ont dit, m'ont fait penser ou croire ? Et qu'est-ce que je lui répons quand il me demande : « M'aimes-tu ? Veux-tu me quitter, ou me suivre ? » Quelle est *ma* réponse ?

- 5 -

Tel de mes amis – j'en suis un peu peiné – semble complètement étranger à la notion de faute et au sentiment de culpabilité. Certes, je sais que l'Évangile n'est pas une leçon de morale, et que rabâcher à l'homme qu'il est un misérable pécheur est tout à fait inefficace, voire contre-productif. Mais le message chrétien, pour être reçu par quelqu'un, suppose qu'il ait un peu conscience de sa propre misère. Comment annoncer la bonne nouvelle du salut à celui qui n'a absolument pas l'impression d'en être privé ? Comment apporter le pardon là où, apparemment, n'existe pas du tout le regret du péché ? Pourtant, cette belle façade est peut-être plus fragile qu'il n'y paraît. Sans souhaiter qu'elle s'effondre, j'aimerais qu'elle se fissure... et que ce bon ami, à défaut de reconnaître ses fautes, admette au moins sa faillibilité.

- 6 -

Qu'est-ce que se convertir ? Pour certains, la conversion est un moment unique, le tournant de l'existence, la grande illumination. Pour d'autres, elle est un changement progressif, une lente transformation, le fruit d'une longue persévérance. Les premiers insistent sur la grâce en ce qu'elle a de foudroyant, d'instantané, de quasi magique. Les seconds insistent sur la volonté en ce qu'elle a de durable, d'efficace, de quasi mécanique. Alors, la conversion est-elle l'affaire d'une vie, ou d'un instant ? Dépassons cette opposition, et disons que la conversion est l'affaire de *tous les instants*, c'est-à-dire de chacun d'eux envisagé comme unique. La conversion ne se vit qu'au présent. Elle n'est ni dans le passé, ni dans l'avenir : elle n'est ni déjà faite, ni à faire, mais elle se fait *maintenant* en moi, si je l'accepte et si je la désire.

- 7 -

« Connais-toi toi-même, disaient les sages grecs, et tu connaîtras l'univers et les dieux. » De fait, c'est au-dedans de moi et de chacun de nous, au tréfonds de notre âme, que se trouve le secret des choses. En ce point central, tout se tient et s'apaise, tout est à la fois relié et dénoué. Mais comment

atteindre ce lieu mystérieux ? Car il est plus loin que le bout du monde, plus difficile d'accès que tout lieu de l'espace, et les moyens me manquent pour l'explorer. Les galaxies les plus lointaines, je peux les observer, les mettre en équations. Mais l'abîme intérieur est insondable ; on y descend que les yeux fermés. J'entreprendrai avec courage cette plongée vers le centre. J'irai en moi-même au-delà de moi-même, à la rencontre du Tout-Autre.

- 8 -

Dans les milieux protestants évangéliques, on entend souvent dire : « Déposez vos péchés au pied de la Croix », évacuez le mal qui était en vous, oubliez le passé, commencez une nouvelle vie avec Jésus. Dans les milieux catholiques, on entend plutôt dire : « Laissez la grâce de Dieu visiter vos blessures », accueillez sa miséricorde, assumez votre passé, laissez le Christ vous guérir progressivement. Les uns optent pour une action radicale, qui tranche dans le vif. Les autres prônent des soins lents, qui agissent à long terme. Mais les deux se complètent : les médecins le savent bien, eux qui proposent souvent l'opération chirurgicale, puis les rayons ou la chimie. Notre âme aussi a besoin de cette double thérapie : le bistouri de la Croix et l'énergie du Saint-Esprit. Et nous voilà en route pour une vie sans fin !

- 9 -

Quand vous appelez quelqu'un au téléphone, la probabilité qu'il réponde est très petite à la première sonnerie. Puis elle monte rapidement à la deuxième, et diminue à la troisième et la quatrième sonneries, avant de remonter encore une fois vers la cinquième – vous savez, quand l'interlocuteur décroche et vous dit : « Excuse-moi, j'étais loin de mon téléphone... » Au-delà de la sixième sonnerie, vous avez très peu de chances d'obtenir autre chose qu'une réponse du type : « Je ne suis pas disponible, laissez-moi un message... » Il en va de même de l'appel divin. On le perçoit rarement pendant l'enfance. On l'entend plus souvent pendant l'adolescence et la jeunesse. Celui qui n'y répond pas étant jeune le fera peut-être

vers la fin de l'âge mûr. Mais s'il le néglige encore, il est probable qu'il y restera sourd jusqu'à la fin. La différence est que Dieu, de son côté, ne raccroche jamais. Il patiente, il insiste. Il a même le pouvoir d'augmenter le volume des sonneries – et la dernière de toutes, la trompette finale, sera, je vous le dis, d'une force à réveiller un mort !

- 10 -

Qu'est-ce que la foi ? Qu'est-elle, cette foi que Jésus compare à un minuscule grain de sénevé ou de moutarde ? Elle ne doit pas être vue comme une *puissance* ou comme un pouvoir, mais simplement comme une *confiance* enfantine et consciente de sa faiblesse. Le croyant n'a pas la potion magique qui rendrait invincible : il n'a rien de plus que les autres hommes, rien de plus que les incroyants, sauf un minuscule élan du cœur vers un Mystère qui le dépasse. Il ne fait que murmurer un « oui » là où d'autres disent « non », ou bien restent muets. La foi, c'est le presque rien qui change tout : le petit geste, le souffle ténu, le battement de cils d'un accidenté au bord de la route, et sur qui les secours se penchent avec inquiétude. Le petit signe qui veut dire : « Oui, je suis là, je suis vivant ! » Ce murmure, chers amis, puissions-nous le prononcer sur notre lit de mort : il sera notre passeport pour l'éternité.

- 11 -

Un jour, ce qui faisait ma gloire et ma fierté sera précisément ce qui me fera honte. Ce dont je m'enorgueillissais m'apparaîtra comme une chose encombrante. Tel est le principe, à la fois simple et redoutable, qui régit notre entrée dans le Royaume des cieux. Principe de resserrement nécessaire, de renversement salutaire de notre être pour qu'il accède à ce Royaume dont il est écrit que la porte est étroite. « Oui, il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu », disait Jésus, pensant probablement à une certaine porte de Jérusalem, appelée le trou d'aiguille ; un chameau ne pouvait la franchir que déchargé de tout fardeau. Les

couturières le savent bien : pour faire passer un fil dans un chas d'aiguille, il faut l'affiner avec un peu de salive, en faire une pointe infime ! Ainsi, pour aller vers Dieu, toutes nos grandeurs sont de trop. Seuls les petits, les humbles, les simples se gliseront dans le passage. Quant aux gros riches, aux fiers-à-bras, aux super-diplômés, s'ils ne se délestent pas à temps, ils resteront ridiculement bloqués par leurs épaisseurs inutiles.

- 12 -

J'ai rencontré une femme incroyante – ou du moins agnostique – qui m'a fait part de son attrait pour le Christ. De façon ténue, mais certaine, elle se sent fascinée par sa personne et son message. « Dieu, m'explique-t-elle, je ne vois pas le moyen de croire en lui. Mais Jésus, c'est différent... » Son aveu un peu maladroit m'a beaucoup touché. J'ai été pris d'une sorte de respect sacré devant ce printemps de l'âme. Je ne pouvais rien dire qui soit un encouragement à devenir chrétienne. J'avais au contraire envie de crier : « Ne bougez pas, ne changez rien ! Laissez-le venir... » Oui, toute personne incroyante mérite d'être abordée avec une prudence infinie, de peur d'éteindre la petite flamme d'amour de Dieu qui sommeille en elle. On devrait craindre à tout moment de piétiner cette semence, d'être le meurtrier de cette vie germinale. Car il est certain qu'il y a en chaque âme, même la plus endurcie, une porte particulière, un passage secret, tout à fait unique et original, vers la vie en Christ. Sur ce chemin, quel malheur ce serait, pour un chrétien, que d'être un obstacle, une pierre d'achoppement, un mauvais témoin !

- 13 -

Le mot conversion se dit en hébreu *techouva* qui signifie exactement *retour*. L'image est celle d'un chemin qu'on a pris par erreur et qu'il faut reprendre en sens inverse. Le mot latin *conversio* a la même signification, de renversement, de retournement, de volte-face. Les skieurs connaissent bien cette technique de la « conversion », utile notamment sur une pente dangereuse. Mais il faut constater que dans la vie spirituelle, la conversion est rarement un virage

à 180°. En vérité, il est presque impossible au pécheur que nous sommes de retourner à Dieu de manière radicale, de revenir sur nos pas en reconnaissant que nous nous sommes trompés. Nous n'aimons pas faire marche arrière : nous acceptons seulement de changer de cap, de prendre une nouvelle direction. C'est sans doute pour cela que l'histoire du salut, celui de chaque personne comme celui de l'humanité, semble avoir la forme d'une vaste boucle, pleine de méandres et de détours, ou d'un zigzag un peu compliqué, plutôt que d'un simple aller-retour linéaire. Il en va du mystère de notre liberté, que Dieu ne veut pas forcer, car il sait qu'elle a du mal à se retourner d'un coup, mais qu'elle parvient, tant bien que mal, à se réorienter progressivement. D'où sa patience et sa confiance. C'est le cas de le dire, Dieu écrit droit avec des lignes courbes, et même avec des lignes brisées.

- 14 -

Au début de la messe, il nous arrive de réciter le Confiteor et de dire, en nous frappant la poitrine : « Oui, j'ai vraiment péché, en pensée, en parole, par action et par omission ». Savez-vous que cette formule a un écho direct dans la tradition juive ? La fête de Kippour, fête du Grand pardon, a donné aux rabbins l'occasion de méditer le sens de ce mot Kippour, qui comporte trois lettres : *kaf*, *pé* et *resh*. Car nous péchons, disent les sages d'Israël, par la main (*kaf* signifie la paume de la main), par la bouche (*pé* signifie la bouche) et par la pensée (*rosh* signifie la tête). Autrement dit, en action, en parole et en pensée. Certes, dans le mot Kippour, les trois idées viennent en sens inverse du Confiteor, qui dit : pensée, parole, action. Mais n'est-ce pas justement, pourrait-on dire, la fonction de la repentance que de retourner le mal, comme le pardon renverse l'ordre du péché ? Certes encore, il y manque le péché par omission, mais on pourrait dire, n'est-ce pas, qu'il est justement dans la nature de ce péché d'être omis ! Puisqu'il consiste à ne rien faire, peut-être ne mérite-t-il même pas d'être nommé. Quant à nous, et quoi qu'il en soit de ces petites curiosités linguistiques, disons donc de tout cœur, en nous frappant le cœur, les précieuses formules que nous livre une longue tradition.

Plusieurs de mes amis, quoique baptisés, prennent des chemins de traverse par rapport au christianisme et à l'Église, qu'ils jugent médiocre et critiquable. Certes, je comprends en partie leur déception ; mais quand celle-ci se transforme en défection, je ne peux m'empêcher d'y voir un malheur. Qu'on me pardonne de dire ici ma tristesse, mais une telle désertion est pour moi un désastre. Car l'Église, ils en sont pour toujours : elle est leur grande famille, même si elle est aussi pleine de faiblesses et de défauts. Et comment renier sa famille ? Le nom du Christ a été invoqué sur eux, ils le portent pour toujours, et voilà que certains d'entre eux se tournent vers des doctrines médiocres et des maîtres douteux ! Ils ont reçu l'onction qui les fait membres de son Corps, et voilà qu'ils se coupent de l'assemblée des chrétiens, où ils sont pourtant chez eux ! Quand reviendront-ils vers leur propre maison, ayant pris conscience du trésor précieux qui les y attend, et de leur infinie dignité d'héritiers ? Je ne sais pas, mais je souffre et je prie pour eux.

Freud a montré que dans la vie psychique, les impressions premières sont décisives ; les expériences vécues pendant la petite enfance, heureuses ou malheureuses, marquent pour toujours la vie de l'adulte. Konrad Lorenz, de même, a prouvé que chez les animaux, les nouveau-nés sont très réceptifs aux premiers messages reçus de leur environnement ; on se souvient de ces jeunes oies cendrées qui avaient adopté Lorenz comme leur mère, simplement parce qu'il était là à leur naissance. On pourrait s'inspirer de ce double constat et l'appliquer au domaine spirituel, justement pour dépasser ce qu'il y a en nous d'animal et de psychique. Je m'explique. Quand nous nous levons le matin, nous sommes parfois grognons, embourbés dans nos rêves et notre état biologique. Mais si notre premier geste est le signe de croix, si notre premier acte est la prière, spécialement le Notre Père, n'est-ce pas toute notre journée qui en sera marquée ? Au lieu d'émerger péniblement comme de grosses bêtes mal lunées,

nous voici debout, vivants, toniques ! Nous voici établis dans notre identité d'enfants de Dieu ! Essayez donc ce geste fort. Il donnera le ton à la suite. Il fera de vous, dès le matin, des fils du Très haut.

- 17 -

Qui d'entre nous n'a pas rêvé de changer le monde ? Et qui d'entre nous n'a pas constaté, parfois tristement, qu'il n'y arrivait pas ? Mais au fond, est-ce vraiment triste ? Peut-être est-ce justement le jour où l'on comprend qu'on ne changera pas le monde, mais tout au plus une ou deux petites choses dans le monde, peut-être est-ce à ce moment-là que se joue le sens de notre existence. Car la question qui se pose aussitôt est : quelles sont ces choses ? Sur quoi vais-je concentrer ma vie et mon action ? À quoi dois-je me donner, me dédier à fond ? Il est vrai que cette question elle-même, sur le long terme, est un peu vaine : car au-delà de tous nos efforts, l'infime trace que nous laisserons dans ce monde après notre mort est un mystère imprévisible, et non pas le fruit de nos décisions. Mais quoi qu'il en soit, faisons notre part, notre petite part, et que rien ne nous décourage. Comme disait Gandhi, soyons nous-mêmes le changement que nous voudrions voir dans le monde. Cela est plus grand que tout.

- 18 -

J'ai regardé l'abeille et le papillon butiner, et j'ai pensé : quel gaspillage, quelle déperdition d'énergie ! Ils vont, ils viennent, ils hésitent, ils reviennent, leur action n'est ni ciblée, ni continue. Ils ont l'air d'en être constamment distraits. Mais ce comportement est-il propre aux insectes ? En réfléchissant mieux, j'y ai reconnu l'image exacte de notre vie morale et spirituelle. Car nous aussi, les hommes, nous tournons autour de nos valeurs de façon instable et changeante, tantôt les respectant, tantôt les trahissant, voletant près d'elles et parfois nous brûlant les ailes. Nous agissons tantôt bien, tantôt mal, délaissant nos bonnes résolutions, puis revenant vers elles, butinant de façon désordonnée au gré de nos envies momentanées. Un pas en avant, deux pas en arrière, ou le

contraire. Nous sommes contradictoires et contrastés, très efficaces sur le plan technique, mais très instables au plan affectif et très malléables au plan moral. Quant au Dieu vivant, nous nous souvenons parfois de lui, mais nous l'oublions très vite, alors même qu'il est la vie de notre vie et le soleil de nos journées. Décidément, l'abeille et le papillon n'ont pas grand-chose à nous envier. Et si nous décidions d'être un peu plus fermes, un peu moins dispersés ? La bonne éducation, on le sait, apprend à l'enfant à ne pas gigoter constamment et dans tous les sens. La vie spirituelle ne commence-t-elle pas par un effort similaire ? Allons ! Un peu de constance, de fermeté ! Faute de quoi nous ne savons que papillonner.

II - Sur la prière

- 1 -

Comment faut-il prier ? De façon active, ou de façon passive ? De façon volontaire, ou en renonçant à notre volonté ? Il me semble que dans la prière, nous dépassons ces oppositions entre le volontaire et le non-volontaire, entre l'activité et la passivité. Il ne nous est demandé ni d'être actif, ni d'être passif, mais d'être *attentif*. D'être présent à la Présence. Position d'équilibre subtile et pourtant simple. Être là, pour Lui. Être moi... pour Toi. Quand je serai en prière, j'éviterai donc l'attitude volontariste, tendue et prétentieuse : je ne chercherai pas à prier « à la force du poignet ». Mais j'éviterai aussi l'attitude quiétiste, la mystique fusionnelle ; je ne chercherai pas à « disparaître en Dieu », à me perdre dans le divin. Je me tiendrai devant Toi, ô Maître des mondes, ô Seigneur de ma vie ; à distance respectueuse, et pourtant familière et très aimante. Je t'offrirai ma présence, et j'accueillerai la Tienne comme un immense cadeau.

- 2 -

Chacun de nous aimerait bien fréquenter des personnes célèbres et puissantes, être admis à la « cour des grands ». Ah, manger à la table de la reine d'Angleterre, passer un moment avec ce champion que j'admire, avec ce chanteur que j'aime ! Mais c'est un désir illusoire, car l'approche de ces gens-là nous est souvent impossible. C'est même un rêve trompeur, car leur gloire est éphémère : tel homme politique aujourd'hui à l'honneur, telle vedette médiatique au sommet de la célébrité, seront, demain, presque oubliés. Pire encore, il arrive que, vus de près, les grands de ce monde s'avèrent peu sympathiques, voire méprisants et odieux. Mais que t'importe, toi qui connais le secret de la prière ? Tu as bien mieux que leurs villas rutilantes, que leurs succès d'un jour, que leurs palaces luxueux. Toi, chaque matin, quand tu t'agenouilles, tu te présentes aux portes d'un palais invisible et impérissable : le Royaume des cieux. Tu y pénètres par des corridors secrets, ou même par des couloirs magnifiques salué au passage par les anges qui en sont les gardiens, et te voilà reçu en toute liberté, en toute familiarité, par Dieu en personne, et même en trois Personnes. Et quand tu t'avances vers l'eucharistie, te voilà prince à la table du Très-Haut. Que demander de mieux ?

- 3 -

Quand tu pries, offre à Dieu ton visage. Laisse-le remodeler ton image originelle. Sur tes joues détendues, sens se poser ses doigts qui te façonnent comme au commencement. Offre-lui tes paupières, ose lui sourire, accueille cette caresse par laquelle il t'a tiré de la nuit du néant. Car invisiblement, Dieu te recrée en cet instant. Il te restaure, te répare, te guérit secrètement de ce qui te défigure. Oui, la prière est une nouvelle naissance, une cure de jouvence ; la liturgie est une divine *chirurgie*, mot qui veut dire « action de la main », de la main divine sur tout ton corps. Est-ce naïveté de le croire ? N'est-ce pas plutôt dureté de cœur que d'en douter ? Relisons le psaume 139 : « Seigneur, tu me sondes et

me connais ; que je me lève ou m'assoie, tu le sais... Tu as mis sur moi ta main... C'est toi qui m'as formé les reins, qui m'as tissé au ventre de ma mère... Merveille que je suis, merveille que tes œuvres. » Il y a bien là de quoi offrir à Dieu un petit sourire, n'est-ce pas ?

- 4 -

Il y a des prières qui ne disent rien, car leur contenu est tellement banal, tellement général, tellement superficiel qu'il leur est impossible d'atteindre le ciel. En réalité, elles ne sont que l'écho et le prolongement de nos désirs naturels (de confort, de sécurité), de nos peurs obsessionnelles (peur de ne pas réussir, de ne pas être respecté), de nos ambitions momentanées (atteindre tel objectif, tel succès). Ces prières, Dieu les entend, mais comme un brouhaha si commun, un bavardage si vague qu'il se perd dans le néant. Il y a au contraire des prières si précises, si particulières, si *inédites*, qu'elles attirent à coup sûr l'attention du Seigneur. Oui, si tu demandes, dans la prière, quelque chose que *personne* n'a jamais demandé, parce que toi seul est en mesure de demander cette chose précise et précieuse, si tu demandes cela non pas selon ta fantaisie, mais sous l'inspiration de l'Esprit, sois sûr que tu seras entendu. Car c'est alors ta *personne*, en ce qu'elle a d'unique, d'intime, de chéri, qui s'adresse à lui. Non, tu n'es pas un simple représentant de l'espèce : tu es un prince, un fils du Père des cieux. Fais-lui donc des demandes dignes de ton état d'enfant de Dieu ! On pense ici à la « petite voie » audacieuse préconisée par sainte Thérèse de Lisieux. Mais cette petite voie, je crains quelquefois qu'à trop en parler, on finisse par en faire un boulevard, une banalité, alors qu'elle nous invite justement à prendre des chemins buissonniers, des petits sentiers non balisés. Donc, ne donnons pas de nom à cette manière unique de prier, que chacun de nous peut inventer. Elle ne s'apprend pas : elle se crée. Elle *est* un secret.

À la fin de sa première épître, saint Jean dit une chose un peu étrange : il y a un certain type de péché pour lequel, dit-il, « je ne vous demande pas de prier » (1 Jn 5, 16). Posons-nous à ce sujet une question : y a-t-il des situations, voire des personnes, pour lesquelles nous ne devons pas prier ? Une première réponse relève du bon sens : il est évident que chacun de nous ne prie pas pour tout, ni pour tous, de façon universelle. Prier, c'est concentrer son attention sur certaines intentions et non sur d'autres. Il y a donc des intentions que nous n'avons pas à porter, soit parce que nous en portons déjà d'autres, soit parce que nous laissons à d'autres le soin de les porter. Mais plus profondément, peut-être y a-t-il certaines intentions de prière qu'il faut éviter de prendre sur soi, soit parce que nous ne sommes pas suffisamment forts pour les assumer, soit parce qu'elles entretiendraient en nous trop d'inquiétude, d'amertume, ou de souvenirs douloureux. Ce qui nous trouble n'est pas de Dieu. Il n'y a donc pas de faute à ne pas se préoccuper de certains sujets dans nos prières ; ce sera même un acte de confiance que d'éviter de s'en soucier. Enfin, osons dire que nous n'avons pas à demander à Dieu certains cadeaux dont nous serions indignes, ou incapables d'en faire bon usage, et qui nous seraient finalement néfastes, comme de gagner au loto, de devenir ministre ou d'avoir une santé indestructible. De façon générale, il faut d'ailleurs mieux prier pour les autres que pour soi. Au fond, la première chose à demander dans la prière, c'est peut-être de savoir, à notre humble place, ce pour quoi et ceux pour qui il nous est demandé de prier.

Certaines de nos prières restent plates et ternes, pour une raison simple : c'est que nous ne leur donnons pas l'élan, l'impulsion spirituelle qui leur permettrait de monter au ciel. Il en va de la mystique comme de l'aéronautique : il faut à la fusée une certaine énergie pour échapper à l'attraction terrestre. Si cette impulsion n'est pas suffisante, la fusée

retombe sur terre ou explose en vol. De même faut-il à nos prières une certaine vigueur pour qu'elles se détachent de nous et entrent au cœur de Dieu. Sans quoi, pour ainsi dire, elles retombent sur nos têtes parce qu'elles n'en sont jamais sorties. Elles sont restées un bavardage mental, non une parole soulevée par l'Esprit. On ne devrait jamais prier sans s'assurer que les mots qu'on prononce ont bien le ton, la ferveur nécessaires. Alors seulement nos demandes franchiront la sphère du moi, la stratosphère de l'égo. Alors elles pénétreront les profondeurs du ciel, larguant au passage leurs étages inférieurs, désormais inutiles. Alors elles atteindront leur destinataire, le Très-haut, le Tout-autre, qui les accueillera avec une immense bienveillance.

- 7 -

Il y a danger, me semble-t-il, à parler de la prière en termes de *quantité*. Certains vous disent : « priez beaucoup pour ceci, pour cela » ; « priez beaucoup pour moi » ; « priez encore plus ». Comme si en ajoutant des mots aux mots, du temps au temps, on donnait aux prières une efficacité mécanique. Mais comment mesurer, comptablement, le poids ou la valeur d'une prière ? Va-t-on inventer la balance aux kilos d'oraison, ou le moulin à prières qui les ressassera indéfiniment ? Jésus est pourtant clair : « Dans vos prières, ne rabâchez pas comme les païens : ils s'imaginent qu'en parlant beaucoup, ils se feront mieux écouter. » (*Mt 6, 7*). Grave erreur, car la prière, en vérité, est affaire de *qualité*. Un seul mot glissé à l'oreille du roi vaut mieux que mille lettres envoyées en vain à sa chancellerie. Une seule phrase, a sauvé le bon larron, et tant d'autres dans l'Évangile. Certes, la durée de la prière n'est pas sans importance ; mais elle n'a d'autre but que le pic d'intensité qui la traverse, pendant une demi-seconde peut-être, et qui, comme par miracle, atteint son but. Comme le saut à la perche, la prière est moins affaire de puissance que d'élan et d'élégance. Prier, ce n'est pas produire de la prière : c'est s'ajuster artistiquement, et avec grâce, à une réalité qui nous dépasse.

- 8 -

J'ai longuement regardé les arbres du parc, notamment les grands peupliers. Je les ai vus levant leurs branches vers le ciel comme autant de bras tendus vers le Très-Haut. Et j'ai compris qu'ils sont en prière, qu'ils sont *chacun* une prière, une parole qui monte de la terre, un élan suppliant. J'ai compris qu'ils sont nos gardiens toujours en éveil, ou plutôt en extase, anges rêveurs ayant pris racine et s'en trouvant bien. Je voudrais communier à leur joie, puisqu'il est écrit : « Que tous les arbres des forêts crient de joie » (*Ps 96, 12*). Je voudrais partager leur paix, leur vigilance végétale. Et désormais, comme eux, je prierai quelquefois les bras levés.

- 9 -

Les effets de la prière sont comparables à ceux des médicaments. Parfois, un remède agit très fort dès le début, puis son efficacité semble s'atténuer. Ainsi celui qui commence à prier régulièrement se sentira peut-être transformé, galvanisé, mais au bout de quelque temps, l'habitude s'installe et il peut se mettre à douter. Il ne doit pas pour autant cesser, au contraire : qu'il persévère dans la prière, elle aura des effets plus profonds. D'autres médicaments, de type homéopathique, peuvent sembler dérisoires et inconsistants : trois petites granules par-ci par-là... mais l'expérience prouve qu'elles nous font du bien. Ainsi des prières courtes, très modestes, mais régulières, nous rapprochent de Dieu de façon certaine. Ne renonçons pas aux mini-disciplines qui ont des effets à long terme. Enfin, il faut reconnaître que certains médicaments se périment, et que certains traitements doivent être changés. Ainsi nos pratiques spirituelles doivent être régulièrement ajustées, diagnostiquées. Fidélité, oui, mais entêtement, non. Il y a même des pratiques religieuses qui, si elles ne nous sont pas adaptées, peuvent nous nuire gravement. Bref, comme la médecine, la vie spirituelle est un art qui demande sagesse et discernement.

Pourquoi la prière, dans toutes les traditions, est-elle si souvent associée au chant ? Ce n'est pas seulement parce que le chant nous aide à prier, rendant la liturgie plus agréable ou plus vivante. C'est parce que la prière *est* elle-même un chant. Dans la prière, nous ne parlons pas à Dieu comme on tient un discours – et il y aurait quelque chose de ridicule à s'adresser à lui sur le ton du raisonnement savant ou de la conversation de salon. Non, la prière est plus qu'un acte de langage. Par elle, beaucoup plus profondément, nous *adorons* Dieu, nous ouvrons vers lui notre bouche – ce que signifie le verbe *adorer* – et nous lui disons notre amour. « Mon cœur a frémi de paroles belles », dit le Psaume 45, et le Psaume 30 : « Mon cœur te chantera sans plus se taire. » Telle est l'essence musicale de la prière, dont la principale qualité doit par conséquent être la justesse. Apprendre à prier, c'est apprendre à « trouver le ton » juste, l'intonation exacte. Comme sur un instrument, il y faut du temps et de la patience. Mais ce n'est pas un exercice pénible et plus ou moins grinçant : au contraire, c'est une découverte agréable et intéressante, faite d'écoute, de confiance en soi et en Dieu, et accompagnée d'un léger sourire. Oui, prions comme on chante, comme on chante quand on est heureux.

« Nous ne savons pas prier comme il faut » (Rm 8, 26). Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Paul, l'immense apôtre. Et si saint Paul avoue qu'il ne sait pas prier, que dire de nous, pauvres apprentis, misérables débutants ? Mais c'est peut-être qu'au fond, personne ne sait prier, personne ne maîtrise l'énigme de la prière. On ne sait pas prier, on ne peut qu'apprendre à le faire, avec humilité, dans une conscience toujours plus vive de la profondeur de ce mystère. Car il unit, inexplicablement, le fini et l'infini, le sentiment de notre indignité et la certitude d'une intimité. Dieu reste le Tout-

Autre, quand bien même il nous est tout proche. M'adresser à lui dans le secret, c'est avant tout chercher une « fréquence » sur laquelle nous pouvons communiquer, au moins quelques instants, malgré le grésillement de mes pensées parasites. Alors s'établit un contact ténu, inouï, incroyable. Alors, l'oreille collée au petit haut-parleur de mon âme, je ne parle plus, mais j'écoute. Comme dit le Psalmiste, « j'écoute. Que dit le Seigneur ? Ce que dit le Seigneur, c'est la paix » (*Ps 85, 9*). Alors, dit un autre Psaume, « je tiens mon âme en paix et silence, comme un enfant contre sa mère » (*Ps 131, 2*). Je ne sais pas prier, mais qu'importe, Seigneur, puisque Tu es là.

- 12 -

Ceux qui pratiquent une forme de prière répétitive, comme le Rosaire ou la Prière du cœur, le savent bien : au bout d'un certain temps, les mots s'effacent et deviennent comme le bruit des vagues de la mer. Celui qui les prononce n'a plus trop conscience du sens de chaque phrase. La bouche les dit, le cœur y adhère, mais l'esprit est un peu ailleurs. Dans ce cas, que faire ? Faut-il changer de manière de prier ? Mais si je secoue un moment ma torpeur, qui dit qu'elle ne reviendra pas dans un quart d'heure ? Et même si je prie de façon plus consciente, rien ne m'assure que j'en ressentirai les fruits. Ainsi, parfois, je dis et redis le nom de Jésus sans que sa chaleur m'irradie, sans que sa force me pénètre, du moins en apparence. Pourtant, il est écrit : « Priez sans cesse » (*1 Th 5, 17*). « Frappez, et on vous ouvrira. » (*Mt 7, 7*) Et les Pères du désert de répéter : si tu ne sens rien, persévère. Si tu perçois moins le feu de l'Esprit, c'est peut-être parce qu'il est un peu entré en toi ? Et si tu as l'impression que ta prière s'épuise, peut-être est-ce en réalité ton vieil homme qui s'use, et laisse peu à peu la place à l'homme nouveau ? Quoi qu'il en soit, ô toi qui prie, ne te décourage pas, mais continue à invoquer le Nom béni. Allume une flamme dans la nuit, et attends que se lève le jour de son Visage.

On se reproche souvent, si l'on est chrétien, de ne pas prier assez. On se dit : je devrais prendre du temps, m'arrêter, m'isoler, faire silence, faire oraison, et autres nobles intentions... qu'on a beaucoup de mal à mettre en œuvre. Car la faiblesse de ces bonnes résolutions, c'est qu'elles conjuguent toujours le verbe prier au futur. Autrement dit, elles éloignent l'acte de nous au moment même où elles en font un projet. Demain, je commence : très bien, mais c'est demain ! Et si nous prenions la chose autrement ? Et si nous conjugions le verbe au présent, en le mettant en œuvre maintenant, ici même, sans aucun souci de durée ! Alors la prière n'est plus un créneau de notre emploi du temps, une ligne de notre agenda : elle est un battement de cils, un regard levé, une demi-seconde d'intimité avec le Seigneur, possible à tout moment et en toute circonstance. Ce qui n'exclut pas, bien sûr, des rendez-vous plus longs et plus réguliers. Mais ne visons pas trop haut. Commençons petit, commençons tout de suite, avec ferveur. « Vous n'avez pas eu la force de prier une heure », dit Jésus aux apôtres. Moi non plus, Seigneur, mais je t'offre cet instant, cet instant minuscule, avec mon cœur !

Combien de temps faut-il prier ? Je ne sais, Dieu le sait ; mais je te propose, frère chrétien, un petit élément de réponse. Quand tu t'agenouilles ou quand tu lèves les mains, ne te préoccupe pas de remplir telle ou telle durée, ni d'atteindre tel ou tel état, mais reste là, les mains ouvertes, jusqu'à ce qu'un sourire fleurisse sans effort sur ton visage. Un sourire léger, qui n'a rien de volontaire, et qui veut dire seulement : je suis en Ta présence et je T'aime. Un sourire qu'aucun souci, qu'aucune tristesse ne peuvent effacer. Quand tu auras retrouvé (comme on dit) ce sourire, tu as rompu la chaîne, te voilà libre en Dieu. Tu peux continuer sans effort, ou te relever. Tu peux prier ou agir, à ta guise. Et le visage de ton prochain, que tu rencontreras bientôt, ne te menacera plus, car lui aussi (regarde bien) est digne du même cadeau, de la même lumière. Tel est le fruit de ta prière.

Le tapis de prière est une belle tradition, que les chrétiens pourraient prendre à leur compte et à leur manière. Il n'est pas l'apanage de l'Islam, qui a plutôt reçu cet usage du christianisme puisque depuis toujours, dans les églises d'Orient, on déroule des tapis, comme on le fait encore en Occident le Vendredi saint. Sur cette surface aux motifs réguliers, aux couleurs de paradis, on s'agenouille en paix, on adore humblement. Il symbolise l'avènement du Royaume des cieux, la consécration à Dieu d'un certain espace et d'un certain temps. Il dessine pour lui un périmètre sacré, quoiqu'agréable et familier. Il signifie qu'ici du moins, en ce petit lieu de la terre, le Très haut est aimé et adoré. Il est un temple portatif, un sanctuaire à ciel ouvert. Oui, le tapis invite à la prière et à la contemplation. Quant à la légende du « tapis volant », elle montre bien que cet objet n'a pas seulement une utilité pratique, mais une signification mystique. En effet, déroulé sur le sol, le tapis habite et humanise la terre. Mais si nécessaire, il peut aussi flotter en l'air, voguer au-dessus du monde. Tapis de prière, tapis volant : j'y vois une image de la vie spirituelle en ses deux dimensions, terrestre et céleste. Car chacun de nous est appelé à poser et concrétiser autant que possible, dans ce monde, les valeurs spirituelles auxquelles il adhère. Mais là où ces valeurs sont rejetées, l'homme de foi n'est pas troublé : par la prière, il prend de la hauteur. Il voit les choses de plus loin, de plus haut. Et dès que possible, il redescend sur terre, régissant ce monde avec douceur, comme il est dit : « Heureux les doux, car ils posséderont la terre. »

« Qui regarde vers lui resplendira », dit le Psaume 33. Il s'agit de Dieu, bien sûr. Quelle promesse, quel secret de vie ! Et si nous prenions au sérieux ce face-à-face, ce vis-à-vis radieux ? Et s'il était possible de nous tourner vers Dieu comme d'autres prennent des bains de soleil ou des séances de rayons UV ? Nous voici, Seigneur, devant toi comme devant la

pure lumière, l'étoile absolue, l'astre du salut. Divine radiothérapie que celle de l'adoration ! Devant nos yeux rayonne le visage de Jésus. Ce cœur à cœur nous transfigure. Sommes-nous troublés, il nous apaise ; préoccupés, il nous libère ; tristes, il nous régénère ; assombris, il nous éclaire. « Qui regarde vers lui resplendira. » Faut-il craindre d'affirmer ces choses avec trop de confiance, trop d'optimisme et d'assurance ? Non, car le Psaume continue : « Sur son visage pas de honte ». N'ayons donc pas honte de croire. « Nous reflétons comme en un miroir la gloire du Seigneur », disait saint Paul (2 Co 3, 18). Cela n'est pas contraire à l'humilité, car sur un très petit miroir, même un peu cassé, dans une infime goutte d'eau, même très impure, le soleil entier peut se refléter. Cette touche de lumière qu'on aperçoit parfois dans le regard des saints, n'en doutons pas : c'est Dieu lui-même qui consent à se révéler. Et dans nos pauvres vies aussi, il y a des étincelles de grâce. Oui, Seigneur, « fais lever sur nous la lumière de ta face » (Ps 4, 7), et nous serons sauvés.

- 17 -

Depuis toujours, l'Église nous invite à répéter des prières. Le chapelet, le Rosaire en sont l'exemple le plus connu, mais l'Orient chrétien connaît aussi l'invocation constante du nom de Jésus, appelée prière du cœur. Pourquoi cette répétition incessante, ce ressassement indéfini ? Peut-être pour que nous réussissions un jour, enfin, à comprendre ce que nous disons, car jamais nous n'en avons pleinement conscience. Ces mots sont pour nous trop mystérieux, trop profonds. En ce sens, la prière pourrait être vue comme une expérience scientifique très complexe, mettant en jeu un nombre immense de paramètres. Une recherche qui porterait sur l'explication totale des choses, sur l'Équation ultime de l'univers, et qui par conséquent mériterait d'être refaite cent fois, mille fois, cent mille fois. Car chaque nouveau résultat enrichit un peu le précédent, mais si peu que ce n'est jamais « tout à fait ça ». Il y a même un grand nombre d'essais qui échouent, parce que les conditions ne sont pas optimales, ou

parce que quelque chose nous a échappé. Et puis une fois, une seule fois peut-être dans notre vie, l'expérience réussit. Le réel se dévoile, tout concorde, l'hypothèse de départ se vérifie. Heureux le chercheur qui a cette chance. Heureux le croyant qui a cette patience et pour qui, un jour, les vérités de la foi s'illuminent. Ne craignons donc pas de dire et de redire, avec la pensée et avec le cœur, ces formules mystérieuses : le Notre Père, le Je vous salue Marie et les autres, comme si on ne les avait jamais complètement apprises, jamais vraiment comprises, jusqu'à ce que s'allume dans notre âme une toute petite flamme qu'on pourrait appeler... une étincelle ?

- 18 -

« **L'homme qui prie a la main sur le gouvernail du monde** », dit saint Jean Chrysostome. Quelle belle image, et très précise ! Car un gouvernail n'agit pas directement et immédiatement sur la trajectoire du navire, comme le fait un volant de voiture. Les navigateurs le savent bien : diriger un bateau, surtout un grand bateau, c'est tenir compte du temps qui sépare le geste du pilote et le changement effectif de direction. Pour un paquebot, cela peut prendre plusieurs minutes. De plus, il y a beaucoup de facteurs : le vent, le courant, le sens des vagues... dont le pilote doit tenir compte, et avec lesquels se conjugue son action. Ainsi l'homme qui prie sait bien qu'il n'est pas totalement maître des événements ; mais il sait aussi qu'il agit sur eux, un tant soit peu, de façon décisive. « Voyez les vaisseaux, dit l'épître de Jacques : si grands qu'ils soient, même poussés par des vents violents, ils sont dirigés par un tout petit gouvernail, au gré du pilote » (Jc 3, 4). Ainsi la plus humble prière peut avoir, à terme, des effets immenses. « Garçon, prends la barre », disait la chanson, « les vents te racontent l'histoire de marins couverts de gloire ; ils t'appellent et tu les suis. » Et si les saints étaient pour nous ces grands navigateurs dont nous suivons l'exemple ? Ils ont été des hommes de plein vent, de grands priants, dans le souffle de l'Esprit. À nous aujourd'hui de prendre le large, à leur suite.

III - Sur l'intercession

- 1 -

Souvent, dans la prière, il nous vient à l'esprit le visage de quelqu'un que nous aimons, et à qui nous voulons du bien. Nous intercédons alors pour lui, pour elle. Mais celui qui intercède pour un autre est parfois tenté de se demander : jusqu'où dois-je prolonger ma prière ? Quelle quantité de temps doit être considérée comme suffisante ? C'est là un scrupule inutile, une inquiétude superflue. La question n'est pas de savoir combien de fois, combien de temps mais *comment* je prie pour cette personne. C'est la ferveur, la qualité, la sincérité de ma prière qui en fait la valeur. Or ce degré d'intensité n'a pas de mesure physique, matérielle ou temporelle. Il suffit que ma prière soit ardente et authentique, même si elle est brève, pour qu'elle prenne place dans le cœur de Dieu. C'est sans doute cela qui permet aux saints, qui sont de grands intercesseurs, de prier pour beaucoup de personnes, même en peu de temps. Oui, prier de tout cœur pour quelqu'un, c'est demander à Dieu, une fois pour toutes et pour toujours, d'inscrire son nom dans le Livre de vie.

- 2 -

Lorsqu'un évêque ordonne un prêtre ou un diacre, il leur impose les mains de façon sacramentelle et solennelle. Mais il existe aussi, dans le christianisme, une tradition de bénédiction et d'intercession qui invite les parents à poser les mains sur la tête de leurs enfants pour invoquer sur eux la protection de Dieu, et de façon plus générale, qui permet aux chrétiens de prier les uns pour les autres en demandant à Dieu une grâce de force ou de guérison. C'est une très belle pratique, parfois oubliée dans la vie de famille, que les parents et les grands-parents retrouvent aujourd'hui avec bonheur. Une pratique que les groupes de prière ont également réactivée, et qui manifeste bien la solidarité spirituelle entre les membres du corps du Christ. Mais osons dire que pour poser ses mains

sur quelqu'un, il faut les avoir levées pendant longtemps devant Dieu. L'invocation est la source et la condition de toute bénédiction : c'est dans la mesure où nous avons humblement « capté » la grâce que nous pourrions la communiquer. C'est là un principe simple, une sorte d'évidence, mais aussi un objet d'expérience. La prière est comme une échelle sur laquelle nos demandes montent et descendent : elles vont chercher au ciel ce qu'elles souhaitent pour nos frères et sur la terre. Ce double mouvement fait de l'homme qui prie une colonne, un paratonnerre, reliant l'en-haut et l'en-bas. Oui, levons les mains pour accueillir la lumière ; alors nous pourrions les poser sur ceux qui nous sont confiés.

- 3 -

Prier pour quelqu'un, quel mystère ! C'est comme si, à distance, on agissait sur sa personne et sur sa destinée. L'intercesseur est un canal par où la grâce s'infiltré et circule parmi les hommes. Lever les mains dans la prière, c'est se brancher sur cette source d'énergie invisible, qui ne demande qu'à se donner. Il n'est pas nécessaire de se représenter visuellement celui pour qui l'on prie, d'imaginer précisément son visage, de penser à tel ou tel aspect de sa vie : il suffit que son nom soit prononcé en présence du Très-Haut pour que, de façon certaine, il soit béni. Et si l'intercession était, pour ainsi dire, une opération secrète dans laquelle celui qui prie active efficacement les énergies divines en faveur de celui pour qui il prie ? Et si, quand nous levons les mains, nous étions comme des paratonnerres du feu divin, attirant à nous les forces du ciel pour les communiquer à la terre ? Et si, quand nous prononçons le nom de ceux que nous aimons, et même de nos ennemis, nous déclenchions sans le savoir des pluies mystiques, des averses angéliques ? Osons le croire. En toute humilité, évidemment (car il ne s'agit pas de se prendre pour maître des volontés divines), dirigeons ces nuées du ciel les uns vers les autres. Soyons des vecteurs de la grâce. Elle ne souhaite que cela : se répandre, par nous, sur tous les hommes.

- 4 -

Peut-on sauver quelqu'un rien qu'en priant pour lui ? La question se pose avec force à ceux d'entre nous qui intercèdent pour tel de leurs proches ou de leurs amis qui semble en grand danger spirituel, et dont le destin éternel, peut-être, est menacé. Peut-on croire ou espérer que nos supplications, ferventes et patientes, conduiront ces personnes au ciel, malgré tout ce qui semble actuellement les en éloigner ? Soyons prudents avant de répondre, car certains objecteront peut-être qu'une telle croyance relève du « fantasme de toute-puissance » qui nous ferait imaginer que la vie d'un autre dépend de nous, alors qu'en vérité, chacun est libre et responsable de son destin. Cette objection n'est pas à négliger. Il faut l'entendre, mais je crois qu'il ne faut pas pour autant s'y enfermer. Car les frontières qui séparent les êtres libres, ou plutôt qui les distinguent, si importantes et nécessaires qu'elles soient, ne sont pas des cloisons totalement étanches, des murs totalement infranchissables. Certes, nos libertés sont inviolables, et nul n'ira au ciel contre sa volonté. Mais entre nos libertés, il y a des liens secrets, des points de passage par où elles agissent les unes sur les autres. Et ce réseau d'interactions est très puissant. Alors oui, prions avec confiance pour ceux qui semblent s'égarer. Rien ne dit que nos demandes, en dernière instance, ne seront pas exaucées.

- 5 -

Prier pour quelqu'un, ce n'est pas seulement prier en sa faveur : cela peut être aussi prier à sa place. Car on peut dire que quelqu'un agit *pour* un autre en tant qu'il est son bienfaiteur, mais aussi en tant qu'il est son représentant. Ainsi un avocat parle *pour* son client, non seulement comme son défenseur, mais comme son porte-parole. L'intercession a cette puissance de nous permettre de nous glisser, pour ainsi dire, dans la peau de celui pour qui l'on prie. De nous présenter devant Dieu en son nom, et par conséquent, de façon plus positive que lorsque, à distance, on demande pour lui ceci ou cela. En effet, lorsqu'on prie en faveur d'un autre, notre prière

a tendance à se concentrer sur le négatif : sur ce qui, chez lui, est en souffrance et en manque. Cette forme d'intercession est plutôt sous le signe de la demande et du besoin. Mais lorsqu'on prie « comme si on était lui », un peu d'imagination peut nous aider à dire à Dieu des choses plus confiantes, plus conscientes de ce qu'il y a de bon en lui et que l'on prend sur soi. N'est-il pas vrai qu'on a toujours de l'indulgence et de la compréhension envers soi-même ? Chacun sait bien, au fond, que sous la carapace de ses erreurs et de ses fautes, il y a un être bon qui sommeille. Intercéder pour l'autre, c'est alors, devant Dieu, être cet enfant innocent que l'autre a peut-être perdu de vue. Épouser son visage, activer son identité cachée, dire les mots qu'il voudrait dire : ne serait-ce pas un beau jeu de rôles ? Il nous ferait endosser le visage de nos frères, non par divertissement ni amusement, mais par amour. À ce jeu très sérieux, qui veut bien jouer ?

- 6 -

Certes, nous devons prier pour tous les hommes, et surtout les plus éprouvés. Mais l'intercession a ceci de problématique et de douloureux qu'elle peut devenir un catalogue des malheurs du monde. Il y a tant de gens, tant de situations pour lesquels on pourrait prier, prier encore : comment éviter que dans ce gouffre sans fond, la prière ne s'embourbe et ne s'épuise ? Car une telle intercession, en forme de litanie plaintive, pourrait en devenir geignarde et languissante. À la limite, elle aggraverait le mal en s'en faisant toujours l'écho, en ressassant ses ravages, et elle pourrait être entendue par Dieu comme un reproche et un réquisitoire. Comme si nous n'avions rien d'autre à lui dire que tout ce qui ne va pas dans le monde, et qui serait presque sa faute. Y a-t-il une autre voie ? À cette triste énumération, préférons l'intercession ciblée, qu'on peut appeler « balistique », qui pointe un objectif précis et qui l'atteint avec sûreté. Ici la prière, au lieu de se disperser et de s'exténuer, se concentre et se densifie à l'extrême, gagnant en pertinence et en efficacité. Elle choisit sa cible et l'atteint, dans la foi, de façon sûre. Ainsi Jésus

dit-il à Pierre, juste avant la Passion : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas » (Lc 22, 32), et cet acte unique, extraordinaire, traverse les siècles, puisqu'il touche aussi, depuis deux mille ans, les successeurs de Pierre. Apprenons à prier ainsi, comme au laser, de façon brève, confiante, définitive. À travers telle prière singulière, bien définie, une graine est semée, qui portera peut-être d'immenses fruits.

- 7 -

Prier pour quelqu'un, ce n'est pas agir sur lui magiquement et à distance. C'est demander pour lui une grâce que *je* dois recevoir pour la lui donner. Prier pour quelqu'un, c'est me changer moi-même pour que l'autre le soit à travers moi. D'où la patience dans la prière, et l'insistance dans l'intercession : elles ne signifient nullement que Dieu soit sourd, ou méprisant, ou indifférent à nos requêtes, mais simplement que nous mettons du temps à être transformés. Prier pour l'autre, c'est aussi, d'une certaine façon, prier pour soi, c'est-à-dire demander et accepter de devenir autre, et d'abord de devenir digne de prier pour lui. Qui suis-je, au fond, pour oser intervenir dans l'histoire du monde et prétendre un tant soit peu la changer ? Suis-je habilité pour cela ? En ai-je le droit, la capacité ? Non, bien sûr, mais mon insistance même montre que j'en ai conscience. Je persévère, non pour changer Dieu, mais pour être un peu moins indigne de lui parler. Comme dit Abraham intercédant pour Sodome : « Je suis bien hardi de m'adresser à mon Seigneur, moi qui ne suis que poussière et cendre » (Gn 18, 27). Ou la Cananéenne intercédant pour sa fille : « Les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leur maître » (Mt 15, 27). Cette profonde humilité caractérise les vraies prières. Ne l'oublions jamais.

- 8 -

Quand nous prions pour quelqu'un, se pose à nous la question de l'efficacité de nos demandes. Car quelquefois,

et même souvent, notre prière ne semble avoir aucune action visible, aucun effet immédiat. Or le pouvoir de la prière est réel, mais paradoxal, pourquoi ? Parce qu'il n'agit pas comme une force physique, mais plutôt comme une douce faiblesse. Ainsi fait la grâce : elle ne frappe pas brutalement, mais désarme doucement. Elle ne contraint pas, mais décoinçonne et assouplit, relâchant les tensions, comme savent le faire les bons ostéopathes. Elle ne lutte pas contre le mal du dehors, mais du dedans. Rien d'étonnant à ce qu'on ne voie pas son action tout de suite, puisque le processus part de l'intérieur. Ainsi en est-il de celui pour qui l'on prie avec ferveur. Extérieurement, peut-être, rien ne change ; mais du dedans, surtout si vous vivez avec lui, vous devinez que quelque chose est en train de bouger, de s'apaiser, de se réorienter. Et puis un jour, comme un bourgeon, telle petite nouveauté montrera que vous avez bien fait de patienter. Tel est le secret de l'intercession : ne pas exiger de transformation visible, mais croire au miracle *caché* qui rend ce changement possible. Essayons, chers amis : nous ne le regretterons pas. Et nous vérifierons chaque jour, à notre petite mesure, la force de la prière : force indirecte et invisible, mais réelle et irréversible.

IV - Sur la joie

- 1 -

Le christianisme est joie, ou il n'est pas le christianisme. Le christianisme sans la joie n'est plus le christianisme, mais une religion moralisatrice, une pratique cultuelle, un organisme institutionnel, bref, autre chose que ce que Jésus-Christ est venu inaugurer sur terre. Dans le Nouveau Testament, la joie est omniprésente : 176 fois, si j'ai bien compté, chez tous les auteurs et dans tous les contextes, même face aux pires difficultés. Dans l'Évangile de Jean, que dit Jésus, et cela juste avant sa Passion, ce qui pourrait sembler

inconvenant et déplacé ? Il dit : « Que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite » (15, 11). Il dit : « Votre tristesse se changera en joie » (16, 20). Il dit : « Votre cœur se réjouira et votre joie, nul ne pourra vous la ravir » (16, 22). Il dit : « Demandez et vous recevrez (sous-entendu : la joie), et votre joie sera complète » (16, 24). Il dit au Père : « Je dis ces choses pour qu'ils aient en eux-mêmes ma joie en plénitude » (17, 13). Oui, le Christ était plein d'une joie suréminente, d'une joie surabondante, et du désir de nous la communiquer ! Pourquoi tant de chrétiens ont-ils perdu cet extraordinaire cadeau, ce don suprême et essentiel ? Car la joie est un critère infallible d'authenticité spirituelle. Là où elle est écartée ou mal vue, on peut être sûr que le Christ est rejeté, ou du moins, pas encore pleinement révélé. La joie, c'est le sourire et le soutien de Dieu à notre humanité. La joie, c'est l'éclat de la foi, le scintillement de l'espérance, la chaleur de la charité. Mes frères chrétiens, malgré et à travers les épreuves de la vie, que cette joie vous soit donnée en abondance.

- 2 -

« Je ne manque de rien », dit le Psaume (23, 1). Quelle formule étonnante ! Qui d'entre nous peut dire cela ? Car nous sommes tous hantés, obsédés par le manque. Nous passons notre vie à acquérir les objets qui nous manquent, nous en faisons des listes d'achat, et Dieu sait si parfois elles sont longues. Autour de nous, nous voyons partout ce qui fait défaut, ce qu'il faudrait ajouter, compléter, corriger. Les défauts des autres, qui sont souvent les mêmes que les nôtres, nous sautent à la figure, nous passons notre temps à les critiquer, trouvant que décidément, Untel n'est pas assez ceci, pas assez cela... Oui, dans nos vies, le manque est partout, et voici quelqu'un qui, tranquillement, nous dit : « Je ne manque de rien » ? On aurait envie de lui répondre : « Il te manque bien telle petite chose qui compléterait ton bonheur, telle qualité qui te rendrait meilleur ! » Mais relisons la phrase à partir du début. Comme nous le savons, il est écrit : « Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien ». Qui parle ici ? Ce n'est pas

un propriétaire comblé, ce n'est pas un millionnaire repu : c'est une petite brebis de rien du tout, qui n'a qu'un peu de laine pour la protéger du froid ! Elle ne possède rien, mais elle est la propriété d'un autre en qui elle a toute confiance. Sous ses pas, le chemin est peut-être caillouteux, mais il conduit à de verts pâturages. Sa pauvreté même fait partie de sa joie : car elle n'a pas à se soucier d'acquiescer ceci ou cela, son berger y veille et le lui donnera. Petite brebis, heureux qui te ressemble.

- 3 -

Le christianisme, chers amis, est la religion de la joie. Là où cette joie rayonne, réchauffe, ravive la vie et lui rend ses couleurs, là est l'Esprit du Christ. Là où l'on fait grise mine, que ce soit sous prétexte de sérieux, de compétence, de moralité, de solennité, ou même de religiosité, là est le vieil homme avec ses vieilleries. Certes, il sait faire bonne figure, ce vieil homme, et se donner l'apparence du bien-être, que ce soit en costume chic, en vêtements de marque ou en jean déchiré. Que de masques, que de déguisements sous lesquels nous tentons de donner le change, de dissimuler nos tristesses ! Mais tous ces faux-semblants, ces mensonges, Dieu est un feu qui les consume, qui nous visite en profondeur, qui nous libère de l'amertume, qui nous partage sa joie. Joie qui n'est pas un masque de plus, mais un baume qui tapisse le fond du cœur. Joie qui n'est pas une bonne humeur naturelle, une hilarité facile, un optimisme de surface, mais une disposition surnaturelle et spirituelle. Joie qui ne dépend pas des événements, mais qui s'impose à eux et qui les illumine. Je me reproche parfois de ne pas faire suffisamment briller ce flambeau, puisqu'à moi aussi, en tant que chrétien, il m'est confié comme un trésor. Mais ne serais-je pas stupide de m'attrister de ne pas être assez joyeux ? Ce serait aggraver encore le problème. Laissons donc de côté toutes les tristesses qui nous encombrent. Accueillons tout dans la lumière de l'allégresse, repeignons tout aux couleurs de la joie !

La peur du malheur est un mal en soi, et parfois pire que le mal dont nous avons peur. Car avoir peur de tel mal éventuel, de telle épreuve possible (maladie, deuil, pauvreté...), c'est considérer que cette difficulté *pourrait* nous détruire, ce qui n'est pas certain, alors que la peur nous affecte réellement et tout de suite, en nous rongant de l'intérieur. Pire encore, ce dont nous avons peur, parfois, notre peur le déclenche ou l'aggrave. Ainsi la peur d'être malade nous rend plus susceptibles d'attraper des maladies, la peur du lendemain nous pourrit la vie aujourd'hui, la peur de l'ennemi nous rend incapables de nous entendre avec lui. Nous avons tous peur de la guerre, mais c'est justement la peur qui est une des causes principales de la guerre ! Alors que faire ? Prendre conscience des méfaits de la peur n'est pas un moyen suffisant pour d'en débarrasser. On pourrait même y voir un cercle vicieux, un serpent qui se mord la queue : si la peur est néfaste, faut-il cultiver la peur de la peur ? Non : dans ce piège, chers amis, refusons d'être pris. Dégageons-nous-en, non par une peur supplémentaire, mais au nom d'une source beaucoup plus profonde, présente au fond de nous, qui est la joie. Car nous savons que nous sommes faits pour la joie, alors que la peur nous agrippe comme une sangsue étrangère. La joie nous est consubstantielle, alors que la peur est adventice et accidentelle. La peur, nous n'en avons tout simplement pas besoin, même si elle veut nous faire croire que nous ne pouvons pas vivre sans elle. Arrière, mouche inutile ! Ou comme disait la fable, « va-t-en, chétif insecte, *excrément de la terre !* »

Tout, dans le christianisme, doit être repensé, replacé dans la lumière de la joie. Elle est l'éclat de la foi, son rayonnement, sa manifestation. Un christianisme triste est une contradiction dans les termes, une sombre caricature, une trahison. Non, le Christ n'est pas un être triste, et lorsque ses disciples le sont, c'est qu'ils ne sont plus ses disciples ! Jésus tressaillait d'une joie divine, qu'il nous invite à partager. Quelle

religion, à part celle qui est née de lui, a mis la joie au centre de son message ? De tous les textes sacrés, de tous les écrits qui se disent inspirés, seul l'Évangile s'annonce comme étant par essence une bonne nouvelle, un événement heureux – et plus que tout, une Personne dont chaque geste, chaque parole sont sources de joie. Et si cette Personne nous rejoint en profondeur, c'est parce que la joie qu'elle nous partage n'est pas un ajout extérieur, un petit badigeon de bonne humeur, mais notre vocation même de créatures de Dieu. La joie fait partie de notre nature, elle en est le substrat, la trame. Nous sommes tissés de joie. Certes, la douleur nous affecte et même nous pénètre, mais nous reste étrangère. Elle est comme une épine dans notre chair. La joie, au contraire, jaillit du cœur de notre être, de son centre le plus intime. Non comme un bien dont nous serions propriétaires, mais comme un lien émerveillé et généreux avec ce qui nous entoure et nous dépasse. La joie est relationnelle, communionnelle et communicative. Joie du Christ, viens nous habiter !

- 6 -

La pauvreté n'est pas incompatible avec la joie. J'en ai eu la révélation à travers un reportage admirable sur les Toubous du Tchad, une tribu nomade menacée par le réchauffement climatique, et pourtant fière et digne. Quelque chose d'unique, quelque chose de rayonnant émanait de ces personnes, qui sont pourtant parmi les plus pauvres de la planète. Leur port de tête, leurs gestes lents, leurs parures, leur sourire, tout, dans leur être, suggérait une grandeur intérieure et forçait mon admiration. Et ils savaient rire de bon cœur, comme on l'observe souvent chez ceux qui n'ont presque rien. En comparaison, les Européens qui les visitaient semblaient un peu éteints. Ils avaient tout, mais ce tout était un trop. D'un point de vue technique, leur matériel et leurs moyens les mettaient, bien sûr, au-dessus des gens qu'ils filmaient : mais d'un point de vue plus profond, le rapport s'inversait. Ces petits éleveurs sans instruction, humainement misérables, m'apparaissaient comme spirituellement supérieurs à ceux qui

les filmaient, et à moi qui les observais. Je me suis demandé : que vaut notre richesse, si elle rime avec tristesse ? Et si un certain allègement était pour nous, riches Occidentaux, le chemin de la joie ?
